



1918 : Paris sous le feu de l'artillerie allemande

Christophe Pommier

► To cite this version:

Christophe Pommier. 1918 : Paris sous le feu de l'artillerie allemande. *Carnet de la Sabretache : revue militaire rétrospective*, 2018, 215, pp.2-5. <hal-03749486>

HAL Id: hal-03749486

<https://hal.science/hal-03749486v1>

Submitted on 3 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

1918 : Paris sous le feu de l'artillerie allemande

Christophe POMMIER

Au printemps 1918, la supériorité numérique momentanée de l'armée allemande – due au rapatriement des divisions victorieuses à l'Est – permet au général Ludendorff, chef d'état-major général adjoint allemand, de lancer des offensives à l'Ouest et d'obtenir l'enfoncement du front. Outre ces offensives, les Allemands bombardent Paris à partir du 23 mars 1918 à l'aide de pièces d'artillerie à très longue portée, les *Pariser Kanonen*.

Cet épisode singulier de la Grande Guerre a déjà fait l'objet de nombreuses études. Dans ces conditions, cet article, après un bref rappel historiographique, propose une synthèse des faits relatifs à ces canons et à leurs effets, pour ensuite présenter un aspect peu étudié de cet épisode : les vestiges matériels.

Une historiographie abondante¹

En mars 1919 paraît, essentiellement à l'attention des militaires, une étude du lieutenant-colonel de Fossa, qui a effectué des relevés sur les emplacements de tir en octobre 1918.

Auparavant, le journalisme s'est emparé du phénomène extraordinaire que constitue le bombardement de Paris par des pièces d'artillerie à très longue portée – environ 120 km, alors qu'au même moment, la portée maximale atteinte par une pièce d'artillerie est d'environ 40 km. Ainsi, pour la collection « Patrie », Maxime Vuillaume signe *Paris bombardé par les "Berthas"*. En 1921, *Paris bombardé par Zeppelins, Gothas & Berthas*, une enquête destinée au grand public, revient sur l'ensemble des bombardements subis par la capitale. Ces deux titres permettent de dissiper une confusion courante, née du manque d'informations et de l'atmosphère fiévreuse de l'époque, entre ces canons qui bombardèrent Paris et la *Grosse Bertha*.

Cette dernière dénomination est employée par les Allemands – *Dicke Bertha* – pour surnommer l'obusier Krupp de 42 cm type M, sorti en 1914, en l'honneur de Bertha Krupp, épouse du dirigeant de Krupp AG, Gustav Krupp von Bohlen und Halbach. Ces obusiers, dont la portée n'excède pas 9,3 km, sont notamment employés en 1914 lors des sièges de Liège, Namur et Maubeuge. Les canon de Paris – *Pariser Kanonen* ou *Paris-Geschütz* – reçoivent de nombreux surnoms – *Langer Friedrich*, *Die Pariserin*, *Wilhelmsrohr* – mais jamais celui de *Dicke Bertha*. La confusion provient de la terreur provoquée à l'été 1914 par les obusiers de 42 cm. Lorsqu'il est avéré que les bombardements de la fin mars 1918 sont l'œuvre de l'artillerie, l'opinion publique se souvient des effets des *Grosses Bertha*. Le mal est fait².

¹Tous les titres d'ouvrages et d'articles cités, ainsi que d'autres, sont mentionnés à la fin de cet article.

² Voir également « Allemagne : la dénomination de "Grosse Bertha" », *Revue d'artillerie*, tome 89, Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1922, p. 195, sur la confusion entretenue par les Allemands eux-mêmes sur cette dénomination.

L'entre-deux-guerres voit aussi la parution de deux ouvrages de référence sur cet épisode : *La croix de guerre de la ville de Paris*³... et *Les bombardements de Paris (1914-1918). Avions, Gothas, Zeppelins, Berthas*. Sont également publiés les écrits de Walter Kinzel et d'Heinz Eisgruber. Ces contributions sont à la fois très intéressantes et à relativiser, car subjectives : Kinzel a participé à la conception des canons en tant qu'attaché à la direction balistique des pièces à grande portée et Eisgruber, alors lieutenant, fait partie de l'une des équipes de pièce. L'après 1945 marque le début d'un désintérêt pour la Première Guerre mondiale, qui cesse au début des années 1980. Les travaux sur les *Pariser Kanonen* suivent cette tendance et il faut attendre 1988 pour que paraisse l'ouvrage des ingénieurs en balistique Bull⁴ et Murphy. Outre une étude balistique complète, il contient 26 pages du manuscrit de leur concepteur, le professeur Friedrich Rausenberger. Peu après, Guy François replace ce bombardement dans un contexte plus large en travaillant sur *Les bombardements des villes françaises par canons à très longue portée*.

À l'occasion des 80^e et 90^e anniversaires de la Grande Guerre sont publiés de nombreux travaux. Parmi ceux-ci, *Paris-Kanonen: die Fernbeschiessung der Festung Paris im Jahre 1918*, pour lequel les auteurs ont exploité les archives allemandes, alors inédites, et *Feu sur Paris ! : L'histoire vraie de la grosse Bertha*, dernier ouvrage de référence en français sur le sujet.

Dans l'attente des travaux qui ne manqueront pas d'être publiés à l'occasion du Centenaire – cet article en fait partie – mentionnons l'étude du bombardement par le prisme des journaux parisiens d'Anaïs Raynaud en 2016.

Par ailleurs, le bombardement de Paris a fait l'objet d'une exposition temporaire, *1918 : feu sur Paris ! La véritable histoire de la grosse Bertha*, qui s'est tenue à la Caverne du Dragon (Aisne) du 16 juin au 21 décembre 2008.

Contexte, modalités d'emploi et effets des *Pariser Kanonen*

Au printemps 1918, Paris connaît déjà depuis bientôt quatre ans l'inquiétude et les dommages des bombardements. En effet, dès le 30 août 1914, un avion *Taube* lâche cinq bombes explosives sur le 10^e arrondissement et, jusqu'au 12 mars 1918 inclus, avions et dirigeables ont lâché 677 projectiles sur Paris et sa banlieue lors des 18 journées de bombardements recensées. Les défenses contre aéronefs (canons, mitrailleuse, projecteurs...) se sont donc multipliées dans le camp retranché de Paris pour empêcher ses attaques⁵.

Comme lors de la guerre de 1870-1871, les Allemands tentent de briser le moral des Français en frappant Paris. Les ingénieurs de Krupp, sous la direction de Rausenberger, créent une arme capable de tirer à 120 km, distance qui sépare Paris du front en 1917. Ces prouesses techniques ne s'intègrent cependant pas aux opérations en cours.

³ Les qualités des auteurs sont à mentionner : Weiss est directeur du cabinet du Conseil municipal de Paris ; Kling, directeur du Laboratoire municipal de Chimie (actuel Laboratoire central de la préfecture de police) et Florentin, chef du service explosif de ce même laboratoire.

⁴ Gerald Bull (1928-1990) est surtout connu pour ses travaux sur les « supercanons », notamment pour l'Irak avec le projet Babylone, plus connu sous le nom de « canon de Saddam ».

⁵ Les autorités françaises vont même jusqu'à créer des « faux Paris » lumineux pour tromper les aviateurs allemands. Voir Xavier BOISSEL, *Paris est un leurre : La véritable histoire du faux Paris*, Paris, éditions Inculte, 2012.

Les *Pariser Kanonen* sont conçus à partir des tubes de 35 cm de calibre destinés à armer les croiseurs de bataille de la classe Mackensen. Les tubes sont ramenés au calibre de 21 cm et prolongés de 15 à 34 m pour augmenter leur portée. Le canon est soutenu par un haubanage partant d'un mât central afin d'éviter sa déformation.

Les obus, de 21 cm de calibre et de 98 cm de longueur, pèsent 125 kg et contiennent environ 8 kg de charge explosive (tolite fondue). Ils sont numérotés de 1 à 65 et doivent être tirés dans cet ordre : du fait de l'importante usure du tube provoquée par les tirs, les ceintures des obus s'épaississent pour atteindre 24 cm de diamètre tandis que le tube doit être remplacé tous les 65 coups. Lors du tir, la vitesse initiale de l'obus est de 1640 m/s (à titre de comparaison, pour les canons de marine de 21 cm, la vitesse initiale des obus est de 800 m/s). Acheminés sur leur pas de tir par voie ferrée, les *Pariser Kanonen* sont ensuite placés sur leurs affûts de tir, eux-mêmes disposés sur des plates-formes, bétonnées sur les positions de Crépy, métalliques à Beaumont et Bruyères.

Quatre campagnes de tirs (23 mars-1^{er} mai, 27 mai-11 juin, 15-16 juillet et 5-9 août 1918) sont effectuées contre Paris, à partir d'un ou plusieurs des cinq emplacements de tir construits dans l'Aisne à Crépy-en-Laonnois (trois positions de tir), à environ 120 km de Paris, puis, grâce à l'avancée allemande du printemps, à Beaumont-en-Beine, à 109 km de Paris et Bruyères-en-Fère, à 91 km de Paris. Du 23 mars au 9 août 1918, environ 400 obus auraient été tirés et 367 ont touché Paris et sa banlieue. Le décompte officiel de la préfecture de Police fait état de 256 morts et 620 blessés. Le 61^e tir est le plus meurtrier : le 29 mars, jour du Vendredi-Saint, l'église Saint-Gervais est touchée en plein office religieux, faisant 91 morts et 68 blessés.

La riposte française ne se fait pas attendre, comme l'atteste le témoignage d'Eisgruber : « *au moment où [...] le personnel des pièces trinque au succès des tirs de la veille, qui vient d'être appris par téléphone, un obus de 240 mm s'abat au milieu de la batterie, à 250 m du poste de commandement* ». Une note française résume la mise en place des tirs de contre-batterie⁶ : le 23 mars après-midi, une fois acquise la certitude que les tirs visant Paris proviennent d'une pièce d'artillerie à longue portée et que son emplacement soit approximativement repéré – une confirmation précise est donnée le lendemain par les sections de repérage par le son (SRS), les 19^e et 20^e batteries du 78^e RA (quatre canons de 305 mm) sont amenées à l'est de Soissons (environ 20 km de Crépy) et ripostent dès le 24. Leur action est complétée à partir des 26 et 30 mars par quatre canons de 340 mm des 23^e et 22^e batteries du 77^e RA. En revanche, les positions de Beaumont et Bruyères sont moins bien localisées par l'aviation et les SRS et ne subissent pas de tirs de contre-batterie aussi précis.

Au début du mois d'août 1918, le succès des contre-offensives alliées obligent les Allemands à quitter leurs positions. Le canon et les installations sont démontés et renvoyés outre-Rhin.

Malgré leurs prouesses techniques, les *Pariser Kanonen* n'ont pas influé sur le cours de la guerre. Passés les premiers tirs, les Parisiens s'habituent aux bombardements, d'autant plus que les tirs s'espacèrent avec le temps.

⁶ SHD, GR 16N1694, « Résumé des opérations contre la pièce à longue portée qui bombarde Paris » du général Franchet d'Espèrey, commandant en chef du Groupe d'armées du Nord, à M. Georges Clemenceau, président du Conseil, 31 mars 1918.

Les collections muséales : un autre regard sur les bombardements

Les riches, et parfois insolites, collections du musée de l'Armée comprennent des éclats d'obus tirés par les *Pariser Kanonen*. Derniers vestiges matériels de ces bombardements, leurs dimensions dérisoires sont inversement proportionnelles à leur dimension symbolique. Elles permettent d'approcher le climat dans lequel leurs ex-propriétaires les ont acquises. On notera qu'ils ont tous tenu à préciser les dates et lieux de chute.

N° 12130 C1

Cet éclat a été donné au musée de l'Armée le 31 mars 1955 par Jean Guittard, alors domicilié à Oran. Son historique est indiqué par le donateur : « J'étais réceptionneur d'avions au Blanc-Mesnil à côté du Bourget et j'ai ramassé cet éclat pendant que le Directeur du laboratoire faisait déterrer des éclats et une ogive dont j'avais indiqué l'emplacement⁷. » L'étude des points de chute des obus des *Pariser Kanonen* et la présence du directeur du laboratoire municipal indique que cet éclat provient vraisemblablement de l'un des coups tirés le 24 mars : soit celui tombé à Drancy à proximité de la route du Bourget à 8h, soit l'un des trois tombés en fin d'après-midi près de la voie ferrée au Blanc-Mesnil.

N° 12131

Ce montage sur carton se compose d'un cartel mentionnant « Bombardements de Paris par pièce à longue portée. Éclats d'obus trouvés dans la fab^{que} Bariquand & Marre. 127 Rue Oberkampf, le 24 mars 1918 » surmonté d'une photographie des dégâts visibles dans ces ateliers où sont fabriquées, entre autres, des pièces pour l'industrie militaire. Quatre éclats d'obus, maintenus par du fil de fer, encadraient cette composition. Seuls deux sont encore aujourd'hui conservés, dont un seul sur son support d'origine. L'impact initial a eu lieu à 7h45 au 125 rue Oberkampf. Il s'agit du 27^e obus tiré : les dégâts sont importants, mais seulement matériels. Cet objet a été donné au musée par Jean Guittard, sans plus de précisions, en même temps que le n° 12130 C1.

N° 23520

Ces cinq éclats d'obus, dont l'un comporte une étiquette indiquant « 166 rue de la Chapelle, Paris. 12 avril 1918 », proviennent de l'impact ayant eu lieu à 8h06 le jour cité, qui blessa deux personnes. Ils ont été donnés au musée le 10 juin 1981 par Pierre Laurent, âgé de 12-13 ans en 1918 et qui accompagnait parfois son père – ouvrier dans une entreprise de protection des bâtiments – sur des chantiers où il a ramassé ces éclats⁸.

N° 2017.0.828

L'étiquette de cet éclat mentionne « Éclat d'obus de la Bertha. Dernier projectile tiré sur Paris le 2 août 1918 à 2h10 après-midi. Tombé rue Mathieu à Saint-Ouen, Seine. ». En réalité, l'impact a lieu le 8 août à 14h06 au 17 rue Mathieu à Saint-Ouen, sans faire de victime. Outre cette coquille, l'auteur de l'étiquette a enjolivé l'historique de l'éclat : le dernier obus tiré par

⁷ Musée de l'Armée (MA), bulletin d'entrée (BE) n° 3800, lettre de Jean Guittard, 14 janvier 1955.

⁸ MA, BE n° 6293, lettre de Pierre Laurent, 1^{er} juin 1981.

les *Pariser Kanonen* tombe rue Saint-Denis, à Aubervilliers, le vendredi 9 août à 14h04, 14 coups après celui de la rue Mathieu. La provenance de cet éclat n'est pas connue.

La guerre gagnée, les Français cherchent à mettre la main sur les *Pariser Kanonen*, sans succès, les Allemands ayant détruit les pièces. Seuls quelques renseignements, en particulier sur les obus, sont récupérés par les services de renseignements français au début des années 1920. En revanche, la volonté de posséder une arme équivalente est immédiate : dès le 29 mars 1918 est créée la commission d'études du canon à très longue portée (TLP). Au cours des années 1920, en collaboration avec les firmes Schneider et Saint-Chamond, les études et essais se multiplient. Ils donnent satisfaction en 1931 avec le canon TLP de 340/224 mm de 150 calibres, dont la portée atteint 127 800 mètres⁹. En revanche, le tube est hors service à la fin de la campagne d'essais et les crédits manquent pour le remplacer.

Cependant, même au vu des progrès de l'aviation, le Haut Commandement décide en 1939 d'un nouveau programme de canons TLP, dont la réalisation est prévue en 1941, pour frapper des objectifs stratégiques situés dans un rayon d'environ 120 km.

Publications sur le bombardement de Paris par les *Pariser Kanonen*¹⁰

- Maxime VUILLAUME, *Paris bombardé par les "Berthas"*, Paris, Rouff, 1918.
- Lieutenant-colonel de FOSSA, « Le camouflage dans l'armée allemande », GRAND QUARTIER GENERAL DES ARMEES DU NORD ET DU NORD-EST, *Bulletin de renseignements du Génie*, Paris, Imprimerie nationale, 1919.
- Maurice THIERY, *Paris bombardé par Zeppelins, Gothas & Berthas*, Paris, Bocard, 1921.
- René WEISS, André KLING et Daniel FLORENTIN, *La croix de guerre de la ville de Paris : Paris pendant la guerre, le bombardement, l'hommage au Général Galliéni*, Paris, Imprimerie Nationale, 1921.
- Jules POIRIER, *Les bombardements de Paris (1914-1918). Avions, Gothas, Zeppelins, Berthas*, Paris, Payot, 1930.
- Walter KINZEL, « Les grosses pièces de marine sur le front occidental et contre Paris », *Les marins allemands au combat*, Paris, Payot, 1930.
- Heinz EISGRUBER, *Comment nous avons tiré sur Paris. Le roman d'une réalité historique*, Berlin, Vorhut Verlag Otto Schlegel, 1934.

⁹ Stéphane FERRARD, *Histoire et Stratégie*, n° 8, 2011, p. 54.

¹⁰ Liste non exhaustive.

- Henry W. MILLER, *The Paris Gun: The Bombardment of Paris by the German Long Range Guns and the Great German Offensive of 1918*, New York, Jonathan Cape & Harrison Smith, 1930.
- Guy TRAPENAT, Jacques MICHAUD et Georges CUNNINGTON, « Le bombardement de Paris par des canons allemands à longue portée, appelés "Parizer Canonen" », *Les Arquebusiers de France*, bulletin n° 53, 1972.
- Jean HALLADE, *1914-1918 : De l'Aisne on bombardait Paris*, Saint-Quentin, Impr. de L'Aisne nouvelle, 1987.
- Gerald V. BULL et Charles H. MURPHY, *Paris Kanonen: The Paris Guns (Wilhelmgeschütze) and Project HARP*, Herford, E. S. Mittler, 1988.
- Guy FRANÇOIS, « Les bombardements des villes françaises par canons à très longue portée », *Revue Historique des Armées*, n° 2, 1993.
- Thierry EHRET et Günter SCHALICH, *Paris-Kanonen: die Fernbeschiessung der Festung Paris im Jahre 1918*, Aix-la-Chapelle, IBA, 1997.
- Guy FRANÇOIS, « Paris Kanonen », *Fortifications et Patrimoine*, n° 7, juillet 1998.
- Michel DECKER, « La "Grosse Bertha" tire sur Paris », *Revue de la SAMA*, n° 117, 1999.
- Guy FRANÇOIS, « Paris sous le feu des Paris Kanonen », *Champs de Bataille*, n° 15, mars-avril 2007.
- Alain HUYON, « La Grosse Bertha des Parisiens », *Revue historique des armées*, n° 253, 2008, p. 111-125.
- Christophe DUTRONE, « Paris brûlait-il ? La mystérieuse histoire des Pariser Kanonen », *Ligne de Front*, n° 12, septembre-octobre 2008.
- Guy FRANÇOIS, « Les Paris Kanonen », *Tank zone*, n° 17, juin-juillet 2011.
- Christophe DUTRONE, *Feu sur Paris ! : L'histoire vraie de la grosse Bertha*, Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2012.
- Anaïs RAYNAUD, « On tire sur Paris, le bombardement vu de l'intérieur », *Un milliard d'obus, des millions d'hommes*, Paris, Liénard, 2016.